

zoom

Aux sources de la bêtise

L'inlassable exploration du « seul absolu contraire à l'absolu »

à part

Prague Belle Epoque

de Bernard Michel

Spécialiste des nationalismes en Europe centrale, Bernard Michel explore l'étonnante fécondité pragoise au tournant du siècle dernier. Trop souvent considérée comme une ville ghetto, Prague fut davantage une tour de Babel engagée dans une « *aventure passionnelle avec l'idée de la modernité* ». Longtemps éclipsée par le rayonnement de Vienne, la Belle Epoque pragoise (1895-1928) connut une effervescence similaire. Tout en éclairant les multiples aspects de ce foisonnement, l'auteur s'attaque aux mythologies qui recouvrent encore Prague. Un chapitre consacré à Kafka rappelle qu'il n'a jamais été fonctionnaire, mais employé d'une société privée, où il dirigeait un service de 30 personnes ! Emblématique de cette identité composite, Kafka n'est ni allemand ni juif ni tchèque mais... pragoise. Ch. L.

Aubier, 496 p., 26 €. En librairie le 11 mars.

Le moine de Mahomet

d'Ahmed Youssef

Qui était exactement Mahomet ? Les témoignages de ses contemporains, réunis dans des chroniques, ont été mis récemment à la portée du grand public par Mahmoud Hussein, pseudonyme commun de deux auteurs égyptiens, Bahgat Elnadi et Adel Rifaat. Leur travail monumental (*Al-Sira. Le prophète de l'islam raconté par ses compagnons*, Grasset, deux tomes) faisait découvrir un personnage humain, saisi parfois par le doute, et une religion plus ouverte à l'individu qu'on ne le pense généralement. Dans un ouvrage plus modeste, mais qui conduit aux mêmes conclusions, un autre auteur égyptien, Ahmed Youssef, souligne un aspect occulté par les historiens musulmans : la présence de chrétiens et de juifs aux côtés de Mahomet, qui ont été ses compagnons de route spirituels, comme le prêtre nazaréen Waraqa ou le rabbin Ibn Sallam. Image d'un islam tolérant, dont le fondateur voulait être le continuateur du message biblique. R. S.

Ed. du Rocher, 190 p., 18 €.

Plus que le soleil, on ne peut regarder la bêtise en face. Mais c'est moins l'éblouissement qui menace ici que le vertige. Car aucune frontière dûment dessinée ne sépare du vide : sans le savoir, nous sommes déjà en train de tomber. Certes, avant de subir le vertige, on peut s'éloigner du gouffre, se retourner, s'accrocher à un solide rocher... Soit-même par exemple. Mais voilà, la conviction de sa propre valeur, l'autoaffirmation péremptoire de sa propre intelligence, la capacité à juger de tout du haut de soi-même sont précisément les signes indubitables de la bêtise la plus ostentatoire. Celle à laquelle Baudelaire donnait un « *front de taureau* ». Celle qui est d'autant plus triomphante et glorieuse qu'elle s'ignore.

« *Se prendre pour soi-même rétrécit l'âme des mondes à l'impossible dimension d'un personnage de nature morte* », notait superbement l'écrivain Manz'ie. Sur un mode mineur et comique, mais non moins convaincant, il y a aussi cette géniale réplique de Laurel à Hardy : « *Je ne suis pas aussi bête que tu en as l'air* ». Et justement, le principe d'identité, ce « *roc de la bêtise* », est l'un des axes du livre que publie Alain Roger.

Vivre (et mourir) idiot

Pourquoi « *bréviaire* » ? Ce n'est pas la signification religieuse de ce mot que l'auteur a retenue. Aucune faiblesse de ce côté-là : Dieu et « *toute cette bonne vieille transcendance* », comme la philosophie de l'être, comme la croyance en l'amour ou la foi en la vérité, sont les plus sûrs chemins pour vivre (et mourir) idiot pense Alain Roger. « *La vérité, sous la forme essentielle du principe d'identité, est fondamentalement bête* », conclut-il, en contradiction de l'idée qu'il défend par ailleurs selon laquelle tout désir de conclure est un symptôme de bêtise, d'ailleurs parfaitement signifié par la formule « *un point c'est tout* ». Principe d'identité, tautologie ou « *logique du même* » et obsession de conclure sont donc bien les trois mamelles de la bêtise.

Le terme de « *bréviaire* » est donc pris ici dans le sens d'inven-



« *Fantômobile* », 1996. SAVERIO LUCARIELLO/COURTESY GALERIE GP & N VALLOIS, PARIS

taire de toutes les formes – mais le sujet est inépuisable – de bêtise, ou de manuel destiné à nous prévenir contre les assauts perpétuels de celle-ci. Il n'empêche : la bêtise est un démon qui veille au plus intime de nous-même. Nos pensées, émotions, affections, nos comportements et réactions ne lui sont jamais totalement étrangers. Ce n'est pas une instance parmi d'autres, c'est un absolu, et même, selon Kierkegaard, « *le seul absolu contraire à l'absolu* ».

Bréviaire de la bêtise d'Alain Roger

Gallimard, « Bibliothèque des idées », 292 p., 19 €.

Peut-on déterminer une origine à la bêtise et à partir d'elle retracer son histoire, qui mènerait jusqu'à un avenir radieux où elle serait éradiquée ? C'est plus que douteux. Le mal est profond, métaphysique. Avec l'appui des philosophes, d'Aristote et Descartes à Foucault ou Deleuze, Alain Roger, foncièrement pessimiste, penche pour la théorie d'un « *fond abyssal* » : ce n'est pas de « *l'histoire de la pensée* » que relèverait la bêtise, mais de « *sa préhistoire* », affirmait

Michel Adam dans son *Essai sur la bêtise* (PUF, 1975) cité ici.

Mais, plus que philosophique, ce « *bréviaire* » est littéraire. Si le piège menace de se refermer sur toute pensée qui ambitionne de se rendre maîtresse du sujet, la littérature, elle, en mimant la bêtise, en l'analysant in vivo, a le pouvoir de la révéler, comme on le dit d'une photographie. Et si Nietzsche assignait au philosophe la tâche de « *nuire à la bêtise* », il n'est pas impossible que l'écrivain – pas le poète, qui entretient des accointances suspectes avec le sujet... – soit le mieux à même de remplir ce programme. D'ailleurs, il n'y a pas que le roman... Portée sur scène, la bêtise fait merveille. Aristophane, Molière, Anouilh, Giraudoux ou Labiche – qui donnent lieu à de fines analyses – le prouvent.

Il est de notoriété publique que la bêtise, dans sa version « *enflée, pansue, arrogante, satisfaite* » (J.-L. Nancy), est l'une des grandes découvertes – ou révélations – du XIX^e siècle et que Flaubert en est l'explorateur le plus conscient : comme Baudelaire, l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* avait pour la bêtise un « *goût diaboliquement passionné* ». Surtout, il ne la considérait pas comme un agent étran-

ger et savait en repérer les symptômes en lui-même. Léon Bloy, souverain exégète des sottises bourgeoises et des lieux communs, n'en vint pas à bout, tant l'épidémie était avancée. « *Je ne suis pas plus bête qu'un autre* » étant le truisme qui lui semblait le plus « *écrasant* ».

La bêtise fera encore des progrès au siècle suivant. Proust donnera au « *bébéte et au cucul* » (et au snobisme) leurs lettres de noblesse – ou de sottise. Paul Valéry, en plaçant au début de *Monsieur Teste* la célèbre formule : « *La bêtise n'est pas mon fort* », mettra définitivement la question en abyme. Quant à Sartre, grand lecteur de Flaubert, il vouera Roquentin (dans *La Nausée*) « *à la bêtise obscène des choses* ». « *Il est sûr que la tautologie idiote concerne le rapport existentiel du sujet à l'univers qui l'environne* », note encore Alain Roger, cohérent dans ses détestations.

On n'en finirait pas de citer les figures qui sont ici analysées. La bêtise n'est pas un sujet facile. Il n'est pas non plus pittoresque ou (bêtement) rigolo. Si c'est réellement un absolu, il mérite sinon des égards, du moins la plus grande, la plus sérieuse attention. ■

Patrick Kéchichian

Catalogue raisonné du grand bazar français

Alain Schifres mélange joyeusement objets, mots, mythes, images et clichés

Ce livre n'a ni queue ni tête. Son auteur affirme s'être inspiré du défunt *Catalogue de la Manufacture des armes et cycles de Saint-Etienne*, mais ce monument était un modèle de rangement ! Tout s'y trouvait classé avec un soin extrême, des cartouches aux souprières et aux chausse-pieds. Ici, les chapitres sont des étagères fourre-tout, flanqués d'une étiquette de pure forme. Alain Schifres se fiche du monde, et il a bien raison. Son livre est un régal. Tout s'y mélange joyeusement : objets, mots, mythes, images et clichés, d'hier et d'aujourd'hui, du blog et du coaching au calendrier des Postes et au cachou Lajaunie... Un grand bazar, d'une drôlerie irrésistible, plus éclairant qu'un traité de sociologie.

Romancier et journaliste, au *Nouvel Observateur* puis à *L'Express*, Alain Schifres n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà beaucoup donné dans le genre, mais ses compatriotes n'en finissent pas de l'inspirer. Dans un monde global, nous explique-t-il, l'exception française est le dernier magasin de spécialités, avec un

incroyable bric-à-brac : du frais et du périmé, des raretés et de vieux rossignols.

Pour définir cette fameuse exception, le chroniqueur répond par un inventaire à la Prévert, qui occupe plus de deux pages : la chanson à texte, les régimes spéciaux de retraite, le système de santé, l'esprit des Lumières, les énarques, le tabou de l'argent, la passion de l'égalité, le goût des privilèges, la chasse avant l'ouverture, le respect de la vie privée, la haute couture, la haute fonction publique, le goût de la littérature, l'ignorance de l'économie, le savoir-vivre, l'impolitesse, la bonne humeur, la mauvaise humeur...

Flirt mécanique

Impossible, nous dit Alain Schifres, de séparer l'ancien du nouveau. « *Aujourd'hui, tout arrive, se démode et revient* ». A preuve, le tramway : « *Tout advient désormais, même le passé* ».

Au chapitre des nouveautés, signalons les « *giratoires* », ces ronds-points qui sont devenus une passion française. Les voitures ont appris à danser, le flirt

mécanique est né. Hier, « *le conducteur d'automobile violait les bourgeois. Il traversait les villes comme l'épée. C'est en valant désormais que ce Hun va, et l'herbe repousse sur les routes. Le giratoire est un parquet de bal. On se frôle sans se froisser* ». Voici notre chroniqueur au volant : « *J'entre gaiement dans la danse, attaquant du pied droit. Je virevolte, puis m'éclipse, telle Cendrillon, en direction de Châteauroux. Dans un clignement mutin de clignotant. A moins que l'envie me prenne de tournicoter, comme dans une porte à tambour. Tout ce qu'on m'empêche de faire est d'aller droit* ». Et cette remarque capitale : « *Tout giratoire annonce un giratoire, il se peut même qu'il y en ait un entre les deux* ».

Dans un de ses précédents livres, *Les Hexagons* (Robert Laffont, 1994), Alain Schifres commentait avec verve la coupure systématique de la France en deux camps : Nord et Sud, droite et gauche, catholiques et laïques, privé et public, cuisine au beurre et cuisine à l'huile... Il n'échappe pas à cet observateur avisé que les Fran-

çais ont moins de goût qu'avant pour la guerre Dreyfus permanente. En ces temps de géométrie variable, la symétrie s'estompe. « *On panache. On compose. On cohabite* ». Le pays n'a plus la passion de trancher. Tout le monde le

Inventaire curieux des choses de la France d'Alain Schifres

Plon, 462 p., 23 €.

dit : « *Les vieux clivages sont dépassés* ». Une même personne, désormais, est pleine de contradictions. C'est particulièrement vrai du bobo, qui nous vaut l'un des meilleurs passages du livre.

Ce bourgeois bohème croit en l'école publique, mais préfère l'école privée pour ses enfants. Attention, le bobo nie qu'il est bobo. Il déteste les endroits qui plaisent à ses semblables. Nul n'est plus sévère envers les bobos que les bobos eux-mêmes. « *Le bobo n'est pas bobo, mais il aime les tabliers de grosse toile, les huiles essentielles, les soupes aux orties, le fer étamé, les vis et les écrous, les pique-*

niques en ville et le travail à la campagne. Et le thé, le thé, le thé ».

Au-delà des bobos, c'est un pays plus paradoxal que jamais qui fait ses premiers pas dans le troisième millénaire. « *La France est fière de son histoire, mais son passé la dégoûte* », note Alain Schifres. Cette ambivalence se retrouve dans le vocabulaire. C'est le temps des boursoflures et des mots à particules : complexe est devenu complexifié, les sentiments humanitaires ont remplacé les sentiments humains, on ne séduit plus, on est « *dans la séduction* », on ne nie plus, on est « *dans le déni* »... Mais, parallèlement, des mots raccourcissent et s'affadissent : « *Un fan est plus aimable qu'un fanatique, un maso moins exigeant qu'un masochiste* ». Calamité de la litote, incapacité à nommer les choses par leur nom. « *La non-conformité des locaux et le non-respect des règlements sont une gêne pour le non-fumeur* ». Faut-il, avec Alain Schifres, faire semblant de s'inquiéter du « *réchauffement sémantique* » ? ■

Robert Solé

Fantômes de la Grande Guerre

IL EST SOUVENT désert, l'emplacement où s'élevait la ferme de Navarin. C'est pourtant là qu'a été érigé un impressionnant lieu de mémoire de la Grande Guerre, l'ossuaire/monument aux armées de Champagne, une pyramide surmontée de trois statues de soldats menaçants, dont celle du général Gouraud, inhumé là.

C'est vrai, il peut apparaître parfois lugubre, surtout quand le ciel est bas et gris, ce monument au milieu de la plaine de Champagne. Il est bordé d'anciens réseaux de tranchées encore bien visibles, de quelques tombes de « *poilus* », abîmées, un peu perdues, de résidus de la grande offensive de l'automne 1915 qui fut un désastre pour les armées françaises.

Quand on entre dans le monument, on découvre des milliers de plaques rappelant tant de destins qui s'achevèrent par ici.

Dans ce décor à part, Gisèle Bienne se meut presque naturellement. Elle est dans son monde. Celui de ces terres de champs de bataille, la Champagne et le Chemin des Dames en particulier, qu'elle arpente avec ferveur ; celui des écrivains de la Grande Guerre qui l'ont tant accompagnée, celui, enfin, de son grand-père et de son grand-oncle, « *poilus* » dont elle guette et cherche les traces. Elle se représente les tués de la Marne et de l'Aisne, voudrait les voir : « *Je les imagine de plus nombreux, se répandant sur le site de la ferme de Navarin et se regroupant autour de l'ossuaire. Ils pourraient se mettre à chanter la chanson de Craonne, puis ils boiraient un coup* ».

La *Ferme de Navarin* n'est pas son premier voyage dans les souvenirs de la première guerre mondiale : avec *Paysages de l'insomnie* (2004) et *Le Cavalier démonté* (2006), elle avait déjà évoqué ce conflit qui l'a tant marquée.

Ici, dans ce texte intime où se retrouveront sans doute tous ceux qui parcourent à leur manière les traces de 14/18, c'est la vie de Blaise Cendrars, blessé à Navarin puis amputé du bras, qui sert de guide et de lien. Suisse, il s'engagea dans la légion et laissa plusieurs textes sur son expérience. Cendrars a quelques compagnons dans cette Ferme de Navarin, des compagnons qui le furent vraiment comme Apollinaire, blessé, lui aussi, mais un peu plus à l'ouest, au bois des Buttes, au pied du Chemin des Dames. Des compagnons invités par la plume de Gisèle Bienne aussi, Yves Gibeau surtout, cet obsédé de la mémoire des combattants de 14/18 et du Chemin des Dames qui tint à se faire enterrer dans le cimetière du vieux Craonne, autre lieu qui n'existe plus.

Ces destins guerriers et littéraires s'entrelacent avec l'évocation des poilus familiaux : « *J'ai pas mal navigué le long de l'ancien front à cause de ce mot de "disparu" appliqué au grand-oncle lieutenant qui avait frappé mon jeune esprit et davantage encore celui de mon père* ». Et puis il y a le sergent Van Lees, dont la mort fut racontée, sur le tard, par Cendrars dans *L'Homme foudroyé* (1945). « *Un obus – reprend Gisèle Bienne – (l') a emporté dans les airs et foudroyé dans un long hurlement* ». Un pantalon vide retomba du ciel. C'était en septembre 1915, à la ferme de Navarin. ■

Nicolas Offenstadt

La *Ferme de Navarin*, de Gisèle Bienne, Gallimard, « L'un et l'autre », 134 p., 14,50 €.